

À Zermatt, où le bâton d'esculpade a remplacé celui du skieur

Autor(en): **Bura, Ginette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **72 (1963)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-683142>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

À ZERMATT, OÙ LE BÂTON D'ESCUAPE A REMPLACÉ CELUI DU SKIEUR

Fin de saison

En ces tout derniers jours de mars, les trains qui montent, en partance de Brigue, sont vides: le conducteur, indispensable, le contrôleur, dont on pourrait se passer, un ou deux voyageurs qui sont là par devoir...

Les trains qui descendent, en partance de Zermatt, sont pleins, archi-pleins, bardés de skis, bondés de bagages et d'hivernants aux faces de peaux-rouges civilisés. Pas un ne sourit.

Le contrôleur du train qui monte n'est pas bavard, paraît méfiant, fait semblant de ne pas comprendre nos questions: « Aviez-vous déjà eu des cas de typhoïde... avant? Typhoïde? Connait pas... »

Non, ce n'est pas ainsi que nous obtiendrons des confidences. La population est devenue allergique au mot « typhus ». Un mot qui sans nul doute restera tabou pendant bien longtemps!

Un arrêt, un voyageur de surplus. Pas trop allergique heureusement, quoique du pays lui aussi. Le typhus, il ne sait pas, mais des maux de ventre, oui, même dans sa famille on en avait depuis plusieurs années, périodiquement. Alors on ne buvait pas d'eau, pendant quelque temps, comme cela, par instinct, et les maux de ventre passaient. Dommage, il descend déjà...

Zermatt: tout le monde descend... C'est vite fait; mais aussitôt les wagons sont pris d'assaut par d'autres peaux-rouges prêts au départ. Pas un ne sourit. Personne ne sourit à Zermatt; les chevaux même, proposés au service des traîneaux, qui d'ordinaire sont si fringants, paraissent mélancoliques. C'est que ce n'est pas très gai là-haut. Drôle d'effet. Ce n'est pas la station en morte saison qui montre nettement qu'elle est au repos. C'est quelque chose comme il arrive de voir en rêve. On voit, mais on ne sent pas, on voit, mais on ne comprend pas bien. C'est floconneux. Il manque quelque chose... quoi? Un élément... lequel? Ou est-ce l'effet d'un événement qui n'arrive pas à son heure? Tout est « suspendu », en attente dont on ne sait quoi.

Pourtant, il y a deux semaines, tout allait encore très, très bien à Zermatt. C'était les vacances, la pleine saison, les jours heureux pour chacun, pour ceux qui se reposaient comme pour ceux qui travaillaient.

Il a suffi de...

Aujourd'hui, dans un décor de neige fondante et sale, les protagonistes de la tragédie évoluent. Les uniformes gris-verts ont remplacé les vêtements bariolés des touristes. Les fenêtres de tous les hôtels déserts (ou peu s'en faut) paraissent autant d'yeux vides, au regard étonné, interrogeant, attendant une réponse qui tarde. Des vitrines alléchantes et bien garnies. Ici une montagne d'œufs de Pâques qui font figure d'intrus. De même cet écriteau: Tous les jours, thé dansant. Le long de la rue principale, celle des boutiques et des bars, un trou fraîchement percé. Autour, quelques officiers sanitaires, des curieux: on a ouvert une canalisation. Suspecte? Peut-être. Le soir déjà, elle était refermée.

Ces bons, ces chers bidons...

On continue de marcher dans le village. Tombé en évanouissement — voilà c'est cela! — et que l'on s'ef-

force de ranimer en appliquant toutes les mesures thérapeutiques connues. Partout des soldats, des officiers: la troupe « bleue », un détachement d'hygiène du service de santé, qui passe de maison en maison, de chambre en chambre avec ses accessoires de désinfection. Des bidons, encore des bidons, toujours des bidons, des bidons partout. A vrai dire leur vue réconforte. C'est comme cela. En temps normal, rien de moins attrayant qu'un bidon, mais aujourd'hui, ici, ils paraissent des amis sûrs, de bons génies rassurants.

Au milieu du village, une maison bleue et blanche, toute propre, toute neuve, toute claire: l'école communale. Fermée. En tant qu'école. Ouverte en tant que lazaret de secours.

Devant la porte, deux ambulances. On amène précisément une malade: fièvre, maux de ventre, apathie. C'est peut-être « cela ». Hier, plusieurs patients ont quitté l'hôpital: évacués sur les établissements de plaine. C'est ainsi tous les jours: des admissions, des évacuations. Depuis l'ouverture du lazaret — cela fait 10 jours — une centaine de malades avérés ou suspects ont séjourné à l'hôpital de secours de Zermatt. A cette heure, 44 sont hospitalisés. Demain ils seront peut-être 50. Aucun pronostic n'est possible, mais l'on dispose de 70 lits.

Examens, contrôles, prévention

Dans le hall, un rassemblement. A gauche, des soldats qui notent des noms, établissent des cartes. A droite, 20, 30 personnes qui attendent. Les employés de la station — étrangers et suisses — qui ne peuvent quitter les lieux sans être déclarés « négatifs ». A ces fins, ils viennent ici, à l'hôpital se faire examiner: sang et frottis. Il en vient près de cent par jour et il faut quatre jours pour connaître le résultat des contrôles bactériologiques.

Relevé sur les registres du contrôle des habitants de la localité:

Résidants 2731 — Touristes 7500 aux époques de pointe — Employés et ouvriers étrangers 1500, dont 200 Suisses.

Cela fait beaucoup, beaucoup de monde qui a séjourné à Zermatt ces derniers temps. Et proportionnellement, ces chiffres que l'on cite: ici 10 nouveaux cas, là 14, à Zermatt 44 patients hospitalisés (on parle de 300 « cas avérés » au total), alors qu'ils paraissent terrifiants lorsqu'on les prend séparément, ne représentent en fait qu'un faible pourcentage. Et grâce aux précautions et aux mesures qui sont prises actuellement, l'on peut, à vues humaines, espérer que, l'épidémie enrayée, elle se soldera réellement par un « faible pourcentage » de victimes.

Un hôpital de fortune, vraiment, une école transformée en quelques heures en établissement sanitaire? Si ce n'était les tableaux noirs et cet écriteau « Se laver les mains »... Ah! mais pas du tout, l'écriteau n'est pas destiné aux écoliers, mais bien aux personnes qui de près ou de loin ont à faire avec le microbe. Le soir, nous sentirons très fort le désinfectant, tant il faut se laver les mains pour satisfaire aux prescriptions d'hygiène imposées.

Une « salle de consultations » où l'on procède aux prises de sang. Le groupe qui tout à l'heure attendait dans le hall passe aux « contrôles ». Des Italiens, des Français, des Anglais, une Tour de Babel. On parle toutes les langues: pas de fièvre, pas de fatigue, d'inappétence? Seringue, garrot, piqûre, éprouvette, numéro: repassez dans 4 jours. Si c'est « non » vous prendrez le prochain train, si c'est « oui »... Si c'est « oui »: ils resteront ici où on les traitera sans retard. Car, cela se traite, se prévient, se jugule aujourd'hui dans la plupart des cas, la fièvre typhoïde...

Beaucoup ont peur, malgré tout, alors même qu'ils se sentent parfaitement bien. Cela devient bien vite une psychose. D'autres crânent, haussent les épaules, mais comme on les sent inquiets, dans le fond.

Aujourd'hui: 44 « cas »

On parle toutes les langues aussi aux étages, dans les chambres des malades. Ici quatre lits, là six. Des malades qui ont l'air de se porter assez bien. « Oui, ceux-ci depuis 8 jours vont nettement mieux. Ils sont là dès le début, n'ont pas été évacués. Pas brillants les premiers jours, et puis il a fallu les rassurer, les reconforter, les encourager. Pour chacun c'était différent. »

C'est une auxiliaire-hospitalière Croix-Rouge qui a parlé. « La Romande ». Une toute « neuve ». L'une des « douze premières » qui ont été formées en Suisse française, au mois de décembre dernier. C'est sa première expérience « vivante », abstraction faite du stage en milieu hospitalier qu'elle a effectué dans le cadre de son cours d'instruction. « Oui, ce stage pratique c'était très intéressant aussi, mais ici c'est passionnant! » Et puis, nous sommes si bien traitées par les autorités communales aux frais desquelles nous sommes toutes logées et nourries à l'hôtel. Moi qui m'attendais à dormir sur une paille... » Elle regrette de devoir partir demain, mais elle a un fils qu'elle ne peut abandonner plus de 15 jours!

Elles sont cinq

Donner ainsi, bénévolement, 15 jours de son temps pour « rendre service » tout simplement, avouons que c'est quelque chose. Elles sont cinq à Zermatt, les auxiliaires-hospitalières de la Croix-Rouge, qui d'une heure à l'autre ont répondu à l'appel et se sont libérées de leurs obligations familiales ou professionnelles pour venir soigner les victimes de l'épidémie... Il y a l'institutrice qui « donne » ses vacances, la mère de famille que son mari et ses enfants ont laissée partir en lui assurant qu'ils sauraient se débrouiller sans elle, il y a l'employée d'un patron compréhensif qui lui a généreusement octroyé un congé de « service militaire », tout comme à un homme. Celles qui ne peuvent se mettre à disposition plus de deux semaines seront remplacées par d'autres. Parmi les six à sept cents qui ont été préparées jusqu'ici, les sections de la Croix-Rouge suisse dont elles dépendent arriveront bien à en dénicher d'autres. D'ailleurs, disons-le vite en passant, plusieurs auxiliaires-hospitalières travaillent actuellement aussi dans les hôpitaux de plaine, en vue de décharger le personnel infirmier surchargé ensuite, toujours, de l'épidémie de fièvre typhoïde.

Tout est si bien organisé à l'hôpital de secours de Zermatt qu'on a tôt fait d'oublier qu'il ne s'agit pas

d'un hôpital « pour de vrai »... Un laboratoire modèle, installé par l'armée, disposant de tout le matériel nécessaire où il sera procédé à quelque 2500 contrôles bactériologiques. Une pharmacie parfaitement rangée et bien fournie où le plasma sanguin et les trousseaux pour prises de sang mis à disposition par le Laboratoire central du service de transfusion de la Croix-Rouge suisse occupent une place importante. (Ah! ces réserves qui paraissent parfois superflues quand tout va bien, combien précieuses elles se révèlent dans les coups durs...) Une lingerie, où une samaritaine plie, range et distribue draps, linge, blouses et tabliers. Une cuisine où l'on confectionne des repas fort appétissants. « C'est un vrai chef-cuisinier, vous savez... » Il est secondé par les deux institutrices « en congé forcé » qui par chance sont aussi maîtresses ménagères et découpent les escalopes avec un art consommé. A la buanderie, deux soldats désinfectent le linge qui passe ensuite dans les machines que surveille une jeune femme. Croix-Rouge, pas Croix-Rouge? Pas Croix-Rouge... Une Française en séjour à Zermatt, où son mari travaille, qui est venue spontanément offrir ses services, comme cela, sans histoire, pour « faire aussi quelque chose ». Un bravo et un merci spécial, car passer ses journées dans une buanderie qui sent la Javel et le Lisoforme, alors que le Gornergrat est à portée de main... Et la paperasse, inévitable... Chaque malade évacué emporte son dossier médical complet, dont une copie demeure au lazaret. Cela aussi représente beaucoup, beaucoup de travail. Mais du travail qui a l'air de se faire « tout seul » sous la baguette quasi magique de l'infirmière-chef, Mlle F. Rothenbühler, déléguée sur les lieux par la Croix-Rouge suisse dès les tout premiers jours de l'action: la véritable « âme » de l'hôpital...

L'avenir?

Deux médecins, sept infirmières, cinq auxiliaires-hospitalières pour 44 malades, cela peut aller. Certes, au début chacun travaillait facilement 14 à 16 heures par jour. Les infirmières n'ont pas d'emblée été sept... Et puis, il y a eu l'arrivée de la troupe sanitaire, le 21 mars, et la troupe sanitaire est on ne peut plus précieuse, partout, au laboratoire, dans les chambres de malades aussi, à la désinfection, au bureau, partout, quoi! Un bel exemple de collaboration parfaite. Et lorsqu'elle partira, cette troupe qui n'a pas été mobilisée pour le cas particulier, mais effectuait en fait un cours de répétition? On ne sait encore, cela c'est l'avenir. Pour l'heure, on est aujourd'hui, et à chaque jour suffit sa peine et ses soucis.

Les malades ont pris leurs repas, reposent. Le personnel soignant se détend lui aussi: une sieste, une promenade sous la neige qui s'est mise à tomber, petite, serrée, d'un air méchant, vous frappant au visage, semblant dire rageusement: « Je veux les tuer ces sales microbes, moi aussi je veux les détruire. Je tombe, je tombe en abondance pour le plaisir et le bien de tant de gens, et « eux » sont tout venu gâter dans ce joli coin de pays que j'aime tant. »

Des bidons, de nouveau, sortent de l'hôpital: désinfection. Bien sûr, on « les » aura, tous.

Mais au même instant, l'ambulance apparaît. Un brancard, un malade de plus. Grippe, typhus? Dix chances sur cent que ce ne soit que la grippe...

GINETTE BURA